

moyens de la rendre moins lente. Chez les Hébreux, le *notoriacon* des rabbins, consistant à n'écrire que deux ou trois lettres de chaque mot; chez les Romains, les sigles, autre système plus abrégatif encore puisqu'il réduisait les mots à leur première lettre seulement, donnent enfin naissance à un système régulier d'abréviation, plus compliqué, il est vrai, mais qui, au dire des écrivains de cette époque, fournissait le moyen de suivre exactement la parole.

Les Grecs, longtemps avant les Romains, avaient aussi créé des moyens de suivre graphiquement un orateur à la tribune; car Diogène-Laërce qui vivait dans le II^e siècle, nous apprend que Xénophon se servait d'une écriture rapide pour recueillir les leçons de Socrate, son maître.

Bien que les historiens grecs et latins aient donné les détails les plus circonstanciés sur les résultats produits par cet art si précieux, et même sur les personnes qui s'en servaient avec succès, aucun monument positif qui puisse en dévoiler les moyens pratiques n'est parvenu jusqu'à nous; car les *Notes de Tiron* le seul document que nous possédions sur cette matière, et qui fut le sujet de l'ouvrage de Carpentier, publié à Paris, en 1747, offre une écriture tout à fait impropre à suivre la parole.

Chez nous, depuis près de deux cents ans, de nombreuses tentatives ont aussi été faites pour reconstituer une écriture rapide. Cependant, de 1661 à 1812, c'est-à-dire l'espace d'un siècle et demi, on n'en compte guère qu'une quinzaine de systèmes publiés. Mais à dater de 1840, époque du rétablissement en France d'un gouvernement représentatif, pour lequel une écriture propre à suivre la parole est un instrument indispensable à la publicité, on ne rencontre pas moins de quarante à cinquante systèmes mis au jour, dont plusieurs, il est vrai, ne sont qu'une imitation plus ou moins déguisée de traités antérieurement publiés. Toutefois, chaque inventeur prétend, comme de raison, avoir atteint le but; mais l'expérience ne justifiant pas ses brillantes promesses, l'ouvrage va paisiblement s'engloutir dans le grand nécrologe sténographique.

À l'exception des personnes qui, dès cette époque, cherchèrent à se créer par la pratique de la sténographie une position dans l'exploitation des journaux ou la publication des cours professés oralement, les autres portions du public lettré se montrèrent assez indifférentes à cette invention renouvelée des Grecs, quoique les cent voix de la Renommée annonçassent les miracles qu'elle enfantait chaque jour.

Peut-être faut-il croire qu'à l'époque de la vie où un semblable instrument serait le plus utile aux hommes de lettres, la crainte, chez eux, de gêner des habitudes faites, ou seulement de s'imposer une étude qui les distrairait de leurs travaux sans offrir la certitude du succès, en a détourné le plus grand nombre.

L'un autre côté, quelques personnes auxquelles on permettait une initiation complète en quelques heures, et exécution infailible après dix ou douze leçons, ayant été arrêtées dès l'abord par les difficultés de la pratique, ont repoussé l'art comme une déception, sans considérer qu'il pouvait au moins leur être d'un utile secours pour abréger leurs travaux. Néanmoins un assez grand nombre de jeunes gens ayant, comme je l'ai dit, trouvé une position honorable et assez lucrative dans la sténographie, une certaine portion du public aurait peut-être cru longtemps que cet art pouvait rivaliser avec la parole, sans l'indiscrétion de quelques journaux qui vinrent lui révéler que le travail qu'il croyait effectué sans effort par un seul sténographe, ne l'était jamais, et même assez péniblement par moins de trois ou quatre; nombre qui s'élevait à douze ou quinze quand il s'agissait de recueillir exactement les discours prononcés à la tribune parlementaire à Londres, à Paris, etc., etc. Une brigade d'abréviateurs ainsi constituée, agissant tantôt par groupe, tantôt simultanément se nommait alors un *service sténographique*.

Cette découverte dût sans doute discrediter jusqu'à un certain point l'art abrégiateur qui reçut un nouvel échech par l'invention du télégraphe.

NOTES.

Socrate apprit à jouer des instruments dans sa vieillesse. Caton étudia le grec à 80 ans. Plutarque atteignait la dernière période de sa vie quand il s'appliqua à l'étude de la langue latine. Jean Gélida, de Valence, commença à 40 ans à étudier les belles-lettres. Henri Selman reprit à 50 l'étude des sciences avec un prodigieux succès. Fairfax, après avoir été général du Parlement d'Angleterre, se fit recevoir docteur à l'Université d'Oxford. Bossuet apprit l'hébreu à 63 ans. Colbert s'appliqua à la langue latine et au droit vers sa soixantième année. M. LeTellier, étant chancelier de France, prenait des répétitions de logique pour discuter avec ses enfants. Voltaire peu avant sa mort apprenait encore quelques choses. Alfieri, à 29 ans, ne savait pas qu'il deviendrait le grand poète tragique qui n'a pas encore de rivaux en Italie.

LA POPULATION EN FRANCE.

DERNIER RECENSEMENT.

La population actuelle de la France est de 36102921 habitants.

Les deux départements les plus peuplés sont ceux de la Seine et du Nord, qui comptent, le premier, 2,220,060, et le second, 1,447,764 habitants.

Les trois qui le sont le moins sont ceux des Hautes-Alpes (118 898), de la Lozère (135 190) et des Basses-Alpes (139 332).

Le territoire de Belfort compte 56 781 habitants.

Sur les 35 859 communes de France, il y en a 603 au-dessous de 100 habitants, 26 787 de 101 à 1000 à 1 000, 8 413 de 1 000 à 10 000, 117 de 10 001 à 20 000, et 69 au-dessus de 20 000.

Une seule ville, Paris, dépasse un million d'habitants (1 851 792). Lyon en compte 323 417, et Marseille 312 864. Six autres atteignent le chiffre de 100 000 âmes. Ce sont : Bordeaux (194 055), Lille (158 117), Toulouse (124 852), Nantes (118 517), Saint-Etienne (110 814) et Rouen (102 470). La ville qui se rapproche le plus de ce chiffre de 100,000 est le Havre, qui compte 86 825 habitants.

Les augmentations ont surtout porté sur ces grandes villes, mais principalement sur Marseille (12 733), Saint-Etienne (14 194), le Havre (11 925) et Paris (26 518).

Des villes très-inférieures en population sont cependant en voie d'accroissement très-marqué; ce sont : Reims, qui a gagné 11 260, et Rubaix, 10 896 habitants.

RÉBUS.

